

MAYZE

Tome 3 — Le monstre qu'ils ont créé

Rosalia Ayres

Extrait offert : chapitre 2

Avertissement : dark romance réservée à un public adulte (18+). Ce chapitre contient de la violence, des armes et un langage cru. Il dévoile aussi des éléments des tomes 1 et 2.

LE CODE BRISÉ



MAYZE

— SA REINE —

J'arrive à l'hôpital et je remarque aussitôt les ouvriers qui s'activent dans les couloirs. Les travaux avancent malgré le chaos. J'ai tout organisé par mail : les plans, les autorisations, les documents nécessaires. Marco a suivi le chantier sur place avec les dossiers que je lui avais envoyés. Et, encore une fois, Marlon m'a été d'une aide précieuse pour coordonner tout ça à distance.

— Zack, qu'est-ce qui se passe ?

— Maman a eu un accident de voiture. Un pick-up lui a foncé dessus alors qu'elle était arrêtée à un feu.

— Comment va-t-elle ?

— Je ne sais pas, Mayze. Ils l'ont amenée ici. Papa est avec le médecin, mais on ne nous donne presque aucune information.

— Je vais aller voir. Attends-moi là, d'accord ?

Je le prends dans mes bras une seconde. Zack tremble contre moi, même s'il essaie de tenir debout. Puis je le relâche et me dirige vers le couloir où mon père parle avec le médecin.

Quand j'arrive près d'eux, mon cœur se serre. Mon père paraît encore plus abattu que quelques heures plus tôt. Ses épaules sont basses, son visage fermé, et dans ses yeux, je vois une peur qu'il ne parvienne plus à cacher.

— Bonsoir, dis-je au médecin en posant doucement ma main sur le bras de mon père.

— Bonsoir, madame Di Stefano. J'étais en train d'expliquer à votre père que votre mère a été gravement blessée dans l'accident. Sa jambe droite est restée coincée dans l'habitacle après plusieurs tonneaux. Les pompiers ont mis du temps à la dégager.

— Quelles sont ses blessures ? je demande, la gorge serrée.

Le médecin inspire doucement avant de répondre.

— Elle présente une fracture importante du tibia et du péroné, plusieurs côtes cassées, de nombreuses contusions et un traumatisme crânien. Elle a perdu connaissance sur les lieux. Pour l'instant, elle est stable, mais nous devons vérifier qu'il n'y a pas d'hémorragie interne.

Mon père ferme les yeux.

— Elle va s'en sortir ?

Le silence du médecin dure une seconde de trop.

— On fait tout pour. Mais les prochaines heures seront décisives.

— Je vous remercie. Faites tout ce que vous pouvez. Est-ce que vous avez contacté Léo ? C'est le meilleur orthopédiste que je connaisse.

— Oui. Il est déjà au bloc avec elle. Nous faisons le maximum, madame Di Stefano.

— Je n'en doute pas. Merci.

Mon père inspire profondément, comme s'il cherchait à retenir quelque chose qui monte en lui. Il remercie le médecin d'un signe de tête, puis rejoint Zack dans la salle d'attente des familles. Je le suis. Là-bas, j'explique rapidement à Zack ce que le médecin vient de nous dire. Mon frère pâlit, puis baisse la tête. Je le prends dans mes bras et je lui répète que maman est forte, qu'elle va se battre, qu'on doit y croire. Mais pendant que je parle, mon père, lui, ne dit plus rien. Il se frotte le visage une fois. Deux fois. Puis il se lève.

— Rejoins-le, Mayze, souffle Zack. Je vais attendre ici. J'ai peur qu'il fasse une connerie.

— Je vais m'occuper de lui. Tiens Max au courant, d'accord ? Il est coincé à la maison avec Mathéo.

Zack hoche la tête en sortant déjà son téléphone. Moi, je cours. Quand j'arrive dehors, mon père est déjà sur sa Harley. Son visage n'a plus rien d'humain. Il n'y a plus que la haine, creusée dans ses traits. Il démarre dans un grondement brutal et quitte le parking sans même regarder derrière lui.

Je grimpe sur ma moto et je le suis à distance. Je sais où il va avant même de reconnaître la route. La villa. Les salles du bas. Dante. Quand j'arrive, sa moto est déjà jetée devant le perron. Je me gare à côté, le cœur cognant contre mes côtes. À l'intérieur, il marche droit devant lui, l'arme sortie, les hommes s'écartant sur son passage. Je l'appelle, mais il ne se retourne pas. Il ouvre la porte de la pièce où Dante est retenu avec une violence qui fait trembler les murs.

— Qui conduit un pick-up noir ? Où se cache ton père ? hurle-t-il en braquant son arme sur le front de Dante.

— Je ne sais pas... tue-moi, s'il te plaît... je n'en peux plus, gémit Dante.

— Si tu ne parles pas, Dante, je ne te tuerai pas. Je vais te garder en vie. Je vais t'oublier dans une pièce sans lumière, sans morphine, sans voix, sans rien. Tu prieras pour mourir, encore et encore, tous les hommes du pays passeront te voir, et personne ne viendra.

— Marco, lâche Dante dans un sanglot. C'est Marco qui conduit un pick-up noir.

— Sa plaque ?

— Je ne la connais pas.

— Pourquoi Marco travaille avec vous ? demande mon père.

— Parce que Marco est le frère de mon père.

— Quoi ? souffle mon père.

Je finis par entrer dans la pièce. Dante tourne lentement les yeux vers moi, puis laisse échapper un rire malade qui ressemble davantage à un sanglot.

— C'est le petit frère de Fernando, reprend-il. Il a toujours été à ses ordres. Il lui obéit parce qu'il a peur de lui.

Marco. Celui qui avait souri avec moi dans les couloirs. Celui à qui j'avais confié mon hôpital pendant que j'essayais de sauver ma famille. Celui que j'avais presque cru digne de confiance.

— Qu'est-ce qu'il faisait pour vous ? demande mon père, la voix basse.

— Il nous prévenait quand une fille pouvait intéresser Fernando, répond Dante. Et il falsifiait les documents.

— Les dossiers médicaux ? Les admissions ? Les sorties ? je demande, la voix étranglée.

Dante tourne la tête vers moi. Ses yeux sont gonflés par la douleur, mais il comprend très bien ce qu'il vient de détruire en moi.

— Tout ce qui pouvait faire disparaître quelqu'un sans que personne ne pose trop de questions. Une erreur de nom, un transfert inventé, une signature imitée, un dossier classé au mauvais endroit... Marco savait où appuyer.

Je sens mon estomac se retourner. Mon hôpital. Mes couloirs. Mes dossiers. Tout ce que j'essayais de reconstruire avait peut-être servi à couvrir leurs crimes.

— Je croyais que Lorenzo s'occupait de ça, dit mon père.

— Lorenzo le faisait, confirme Dante. Mais Marco était chargé de le surveiller. Fernando ne faisait confiance à personne, pas même à son propre petit-fils. Et quand vous nous l'avez enlevé, Marco a pris sa place. Il connaissait déjà les dossiers, les méthodes, les noms. Il n'a eu qu'à reprendre le travail.

— Pourtant, plus aucune fille n'a disparu depuis, dis-je, perplexe.

Dante ferme les yeux une seconde, comme si parler lui coûtait plus que la douleur.

— Parce qu'il n'a plus besoin de faire disparaître des filles pour le moment. Marco sait que son histoire ne tiendra plus longtemps. Il doit effacer les preuves, se rapprocher de toi et comprendre ce que tu sais.

Son regard se plante dans le mien, et je déteste l'éclair de lucidité que j'y vois encore.

— Malgré tout, Mayze, tu restes sa dernière chance. Ton hôpital, tes accès, ta confiance... s'il réussit à rester près de toi, Fernando garde une porte ouverte.

Je sens une colère froide monter en moi. Marco n'a pas seulement menti. Il a utilisé mon travail, mes équipes, mon nom. Il s'est glissé dans ma vie comme une infection silencieuse.

— Non, murmure Dante. Tu ne comprends pas. Fernando sait que Marco est exposé. Ce qu'il veut maintenant, ce n'est plus seulement récupérer le contrôle. C'est vous éliminer tous.

— Où se cache Fernando d'habitude ? demande mon père.

— Je ne sais pas... j'ai parlé, merde ! Tue-moi ! crie Dante.

— Alors je vais chercher les garçons. Je crois que tu as besoin d'aide pour retrouver la mémoire.

— Non ! hurle Dante. Le château... la maison à Milan... mais il a aussi une femme en France, près de la frontière.

Mon père se fige.

— Quelle femme ?

Dante avale difficilement sa salive. Sa respiration râpe dans sa gorge, mais la peur le tient encore debout, quelque part entre la douleur et l'instinct de survie.

— Je ne sais pas s'il tient vraiment à elle, mais il va la voir parfois. Rarement. Elle s'appelle Marie. Elle habite à Vintimille. Elle vend de l'art, des tableaux, des sculptures... c'est tout ce que je sais.

Marie. Vintimille. Une vendeuse d'art. La première piste concrète depuis l'Italie. La première fissure dans la disparition de Fernando.

Je commence à reculer vers la porte, prête à prévenir Marlon, quand Dante se remet à supplier.

— J'ai parlé... Jacky, j'ai parlé. Maintenant, tue-moi.

Le silence tombe. Mon père ne bouge pas. Il regarde Dante longtemps, trop longtemps. Dans ses yeux, je ne vois plus seulement l'homme qui vient d'apprendre que sa femme est entre la vie et la mort. Je vois celui qui sait exactement quelle part de lui il est en train d'abandonner.

— Papa...

Il appuie sur la détente.

Le coup part comme une fin de phrase.

Je sursaute. Dante ne supplie plus. Sa tête retombe, et l'odeur de poudre envahit la pièce.

Pendant une seconde, je reste incapable de respirer. Puis la colère explose.

— Pourquoi tu as fait ça ?

Mon père remet la sécurité de son arme avec un calme qui me glace.

— Il ne me servait plus à rien. J'avais donné ma parole.

Cette fois, il me regarde. Ses yeux sont rouges, mais secs. Trop secs.

— Tu l'as brisée, et Fernando a lancé ce pick-up sur ta mère.

— Mais moi, je n'avais pas fini.

— Toi, tu as assez joué.

Sa voix claque dans la pièce, plus dure que le coup de feu.

— Ne fais pas la gamine pourrie gâtée, Mayze. Ta vengeance, tu l'as eue. On l'a tous vue. Tu l'as détruit au point qu'il suppliait qu'on l'achève.

Je recule comme s'il venait de me frapper.

— Une gamine pourrie gâtée ? C'est une blague ?

— Non. C'est ton père qui parle. Et ton père te dit que ça suffit. Je t'ai laissée aller trop loin parce que je croyais que tu avais besoin de reprendre le contrôle. Mais cette fois, c'est moi qui commande.

Il passe devant moi sans me toucher. Son épaule frôle la mienne, froide, décidée, étrangère.

— Gardez-le au frais, lance-t-il aux hommes dans le couloir. Nettoyez ce bordel. Marlon, dans mon bureau.

Puis il s'éloigne d'une démarche sûre, comme si tuer Dante ne venait pas de lui arracher un morceau de lui-même.

Je reste seule dans la pièce, avec l'odeur de poudre, le corps de Dante et une certitude qui me serre la gorge.

Dante est mort. Le code de mon père avec lui.

Et cette fois, je le sais : la guerre n'est plus une menace. Elle vient de commencer.

— Trouve-moi une femme, dit mon père à Marlon. Une certaine Marie. Vendeuse d'œuvres d'art à Vintimille.

Marlon relève les yeux au moment où j'entre dans le bureau.

— Je vais la chercher.

— Je la veux, et je la veux maintenant, claque mon père.

Sa voix ne tremble pas. Elle est sèche, tranchante, vidée de tout ce qui ressemblait encore à de la fatigue ou à de la peine. En le regardant, je comprends que l'homme devant moi n'est plus seulement mon père. Ce n'est même plus le chef blessé par la peur de perdre sa femme.

C'est le parrain. Le vengeur. Et ça me brise autant que ça allume quelque chose en moi. Une rage froide, profonde, impossible à éteindre.

Je sors mon téléphone et compose un numéro sans quitter mon père des yeux.

— Armand, viens au bureau. Maintenant.

Il arrive moins d'une minute plus tard, essoufflé, le regard passant de mon père à moi.

— Ouais, tu m'as appelé ?

— Appelle les Devil's, je lui ordonne. Je les veux tous chez moi dans une heure.

Armand se redresse aussitôt.

— Bien. Je m'en occupe.

— On peut savoir ce que tu fais ? demande mon père, la voix déjà dangereuse.

Je range mon téléphone.

— Je vais chercher Marco.

Le regard de mon père noircit.

— Non.

Un seul mot. Le même que tout à l'heure pour Dante. Sec. Définitif. Sauf que, cette fois, je ne suis pas d'humeur à obéir.

— Pardon ?

— Je suis le chef, Mayze. Tu n'iras nulle part.

Je sens Marlon se tendre. Armand, lui, ne bouge plus. Il sait que s'il avance d'un pas, il choisit un camp.

Je souris sans joie.

— Tu es peut-être le chef des Satan's, papa. Mais je suis celle des Devil's. Et tu n'as aucun ordre à leur donner.

— Tu fais ce que je te dis et tu te tais. Tu obéis.

Le silence tombe dans le bureau. Même Marlon baisse légèrement les yeux. Pas par soumission. Par prudence. Mon père vient de franchir une limite.

Je tourne lentement la tête vers Armand.

— Maintenant, Armand.

Il hésite. Une seconde de trop. Ses yeux cherchent ceux de Jacky, puis reviennent vers moi. Je vois la question dans son regard. Est-ce que tu es sûre ? Est-ce qu'on va vraiment contre lui ?

Je ne cille pas.

— J'ai dit maintenant.

Armand inspire, puis hoche la tête.

— Bien, boss.

Il tourne les talons et quitte le bureau presque en courant.

Mon père me fixe comme s'il ne me reconnaissait plus.

— Marco ne te dira rien. Il n'est sûrement qu'un pion.

— Peut-être, je réponds. Mais c'est son frère. Il connaît Fernando. Il connaît ses habitudes, ses peurs, ses lieux, ses contacts. Et il a eu accès à mon hôpital, à mes dossiers, à mes équipes. Je ne vais pas rester assise ici pendant qu'il efface tout.

— Tu vas te faire tuer à cause de ton manque de discernement.

Sa phrase me frappe, mais je ne recule pas.

— Peut-être.

Je m'approche du bureau et pose les mains à plat dessus, exactement comme lui l'a fait plus tôt devant moi.

— Mais si je dois mourir, je mourrai en combattant. Pas en attendant que Fernando décide qui sera le prochain.

Le visage de mon père se ferme. Derrière sa colère, je vois autre chose. Une peur brute. Une peur de père. Il vient de voir Anna au bloc, il vient de tuer Dante, il vient de comprendre que Fernando est assez proche pour frapper sa famille n'importe où. Et maintenant, je lui annonce que je pars chasser Marco.

Mais sa peur ne lui donne pas le droit de me reprendre ma liberté. Plus maintenant.

— Mayze, dit-il d'une voix plus basse, ne fais pas ça.

Je secoue la tête.

— Tu ne peux pas me demander de t'obéir quand ça t'arrange et m'abandonner quand ça devient trop dangereux.

Il encaisse. Je le vois. La phrase atteint sa cible.

Marlon relève les yeux vers moi, surpris par la violence calme de mes mots.

Je recule vers la porte.

— Je vais retrouver Marco. Toi, cherche Marie. On verra lequel de nous deux trouve Fernando en premier.

— Mayze !

Je m'arrête sur le seuil, mais je ne me retourne pas tout de suite.

— Il ne me dirigera pas toute ma vie, je murmure.

Puis je tourne enfin la tête vers lui.

— Tu as perdu ce droit le jour où tu m'as abandonnée à dix ans.

Son visage se fige.

Pendant une seconde, je crois qu'il va répondre. Crier. Me retenir. S'excuser. Il ne fait rien.

Alors je quitte le bureau.

Dans le couloir, mes pas résonnent trop fort. Je traverse la villa sans regarder personne, récupère mon casque et grimpe sur ma moto. Le moteur rugit entre mes jambes, vivant, furieux, exactement comme moi.

Je démarre sans attendre.

Cette fois, je ne fuis pas mon père. Je pars chercher la guerre avant qu'elle ne vienne encore nous prendre quelqu'un.

MAX

— *SON MONSTRE* —

Je tourne en rond dans la cuisine depuis trop longtemps. Mayze est avec Jacky, et d'après ce que Zack m'a dit, son père a complètement perdu pied. Je passe les mains sur mon visage en soufflant. Je suis fatigué. Fatigué de cette guerre, de ces morts, de cette impression qu'à chaque fois qu'on gagne une heure de paix, Fernando nous en vole deux.

Le moteur d'une moto rugit dehors. Je me fige, puis je sors sur le perron. Mayze descend de sa bécane, le visage fermé, la colère plaquée sur chaque trait. Elle passe devant moi sans un mot.

Je la suis aussitôt.

— Mayze.

Elle ne répond pas. Elle se dirige vers le bureau, aménagé à peine une heure plus tôt. Je la rattrape et la fais doucement pivoter vers moi.

— Regarde-moi.

Ses yeux sont remplis d'une haine froide, presque incontrôlable.

— Il l'a tué, Max ! crie-t-elle.

— Qui ça ? Jacky a tué qui ? Marco ?

— Non. Dante.

Je ferme les yeux une seconde. Une part de moi savait que ça finirait comme ça.

— Mayze... il fallait que ça s'arrête. Tu l'avais détruit. Il suppliait.

— Il n'a pas supplié assez longtemps.

Sa réponse me glace. Je la regarde, et pendant un instant, je ne reconnais plus complètement la femme devant moi.

— Un homme comme Dante ne supplie pas, Mayze. Si tu l'as amené jusque-là, alors tu as gagné.

— On a surtout obtenu des informations. Fernando a une maîtresse à Vintimille. Une certaine Marie. Marlon la recherche.

— C'est une bonne chose. Il va la trouver. Maintenant, on doit attendre.

— Attendre ? Certainement pas. Les Devil's arrivent dans une heure. On fait une réunion de crise et on organise l'enlèvement de Marco.

— Ils viennent ici ? Mayze, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Ton père est d'accord ?

— Je n'ai pas besoin de son accord. Je vais retrouver Marco, l'enfermer, et il parlera.

— Et s'il ne sait rien de plus que ce que Dante vous a déjà dit ?

— Alors il mourra. Il m'a trahie. Il a trahi Mauricio. Il paiera.

Je sens mon cœur se serrer.

— C'est exactement ce que je craignais.

— Tu craignais quoi, Max ?

— Que ce monde te dévore. Que tu deviennes comme moi.

Elle me fixe, droite, brûlante de colère.

— Il ne m'a pas dévorée. Il m'a appris à survivre.

Je ne réponds pas. Je quitte le bureau le cœur lourd. Qu'avons-nous fait d'elle ? La question me hantait déjà, mais maintenant elle me dévore. Mayze est devenue dangereuse. Peut-être même plus dangereuse que nous tous. Et pourtant, une heure plus tard, quand la réunion commence, je reste adossé au mur à la regarder donner ses ordres. Elle parle stratégie, surveillance, enlèvement. Elle est froide, précise, terriblement belle. Et moi, pauvre fou, je l'aime même quand elle devient monstrueuse.

— On ne l'attrape pas à la sortie de l'hôpital, dit Mayze. Il y a trop de monde.

— Alors on fait quoi ?

— On le suit. Je veux connaître ses habitudes, ses horaires, ses trajets, les endroits où il se sent en sécurité. Une équipe discrète, pas de contact, pas d'improvisation.

— On le piste, en gros ?

— Exactement. On agit seulement quand il ne s'y attend pas. Il ne doit jamais savoir que vous êtes là.

— OK, répondent-ils en chœur.

Je me détache du mur et m'avance vers elle.

— Quand vous serez prêts, j'irai le chercher avec vous.

Mayze se tourne vers moi, surprise.

— Max, il t'a déjà vu. Ce n'est peut-être pas une bonne idée.

— Justement. S'il me voit, il pensera à toi, à Jacky, à l'hôpital. Il paniquera peut-être. Et s'il panique, il fera une erreur.

Elle me fixe, hésite une seconde, puis hoche la tête.

— D'accord. Mais je veux le voir. Et je mènerai l'interrogatoire moi-même.

— Très bien. Mais préviens-moi avant de sortir tes jouets. Je me souviens encore de la dernière fois.

Je fais semblant de frissonner. Pour la première fois depuis son retour, je vois l'ombre d'un sourire passer sur son visage. Ce n'est presque rien, mais c'est déjà ça. Elle frappe alors dans ses mains, sèche et décidée.

— Au boulot.

Les Devil's quittent la pièce un à un, déjà concentrés sur leur mission. Quand la porte se referme, je m'approche de Mayze et l'attire contre moi. Elle résiste à peine, puis glisse son visage dans mon cou.

— On va bientôt finir cette guerre, murmure-t-elle contre moi. Et je la gagnerai.

— Oui, bébé. On la gagnera ensemble.

Elle relève la tête et m'embrasse. Cette fois, son baiser n'a rien de brutal. Il est court, fatigué, presque fragile. Comme si, pendant une seconde, elle acceptait de déposer les armes.

— J'ai faim, annonce Mathéo depuis la porte.

Mayze se détache de moi et se tourne vers lui. Toute sa colère ne disparaît pas, mais elle recule juste assez pour laisser passer un sourire.

— Alors, allons nous faire à manger, mon bonhomme.

— Tata, on peut manger des pâtes ?

— Encore des pâtes ?

Mathéo hoche la tête avec un sérieux absolu.

— Les pâtes, ça répare les journées nulles.

Mayze éclate d'un petit rire. Un vrai. Pas fort, pas longtemps, mais assez pour alléger l'air autour de nous.

— Alors va pour des pâtes.

Elle prend la main de Mathéo et l'entraîne vers la cuisine. Le petit marche à côté d'elle en parlant déjà de fromage râpé, de sauce tomate et de la quantité exacte de pâtes qu'un être humain peut manger sans exploser. Mayze rit encore, doucement, en lui répondant qu'elle vérifiera ça avec ses connaissances de médecin.

Je reste seul quelques secondes dans le bureau, à les regarder disparaître. Il y a une heure, elle parlait d'enlever Marco. Maintenant, elle suit un petit garçon dans la cuisine pour lui préparer des pâtes. C'est ça, Mayze. La femme capable de déclarer une guerre et, dans la minute suivante, de tenir la main d'un enfant comme si c'était la seule chose qui comptait.

Cette vision me donne confiance malgré moi. Peut-être qu'on n'est pas encore perdus. Peut-être qu'il reste assez de douceur en nous pour survivre à tout ce qui vient.

Pendant une semaine, les Devil's observent Marco. Tous les jours, ils transmettent leurs rapports à Mayze : ses horaires, ses trajets, les endroits où il s'arrête, les personnes qu'il voit. Elle note tout, compare tout, ne laisse rien passer.

Moi, je reste en retrait. Je surveille la maison, je veille sur Mathéo et j'essaie de lui offrir un semblant de normalité. Il est inscrit à l'école, et je me retrouve, un matin, au volant d'une familiale devant une école primaire, avec un cartable sur le siège arrière et un enfant qui me demande si je viendrai bien le chercher à seize heures.

Le monde est vraiment étrange, parfois.

Anna est sortie de l'hôpital. Elle est en fauteuil roulant pour quelque temps et doit être suivie par une infirmière à domicile ainsi qu'un kiné. Elle sourit, elle rassure tout le monde, mais je vois bien qu'elle souffre. Jacky, lui, ne la quitte presque pas.

Sauf quand Mayze est là.

Depuis la mort de Dante, il ne lui a pas adressé la parole. Pas une vraie phrase. Pas un regard de père. Mayze ne m'a pas raconté ce qu'ils se sont dit ce jour-là, mais Marlon m'a confié que ça avait été violent. Très violent.

Zack passe régulièrement nous voir pour nous tenir au courant de leurs recherches. De leur côté, ils fouillent la piste de Marie à Vintimille. De notre côté, les Devil's continuent de suivre Marco.

Nous ne nous sommes réunis en famille que pour l'enterrement de Garette. Jacky s'est enfermé dans son silence, Mayze dans sa colère. Cette journée a été difficile pour eux deux, mais aucun n'a voulu tendre la main. Ils sont restés là, chacun de son côté, aussi fiers, aussi blessés, aussi bornés l'un que l'autre. La fille est vraiment le portrait de son père : têtue comme une bourrique.

Et au bout d'une semaine, Mayze décide qu'il est temps d'agir.

D'abord avec les Devil's. Puis avec Jacky.

Qu'il lui parle ou non, elle ne compte plus attendre.

Les Devil's sont réunis dans le bureau. Chacun rapporte ce qu'il a observé, et Mayze écoute tout, immobile derrière la table, les bras croisés.

— Marco quitte presque toujours l'hôpital vers vingt-deux heures, commence l'un d'eux. Le matin, il arrive vers huit heures. Il rentre directement chez lui. Pas de détour, pas de sortie étrange.

— Ce type n'a aucune vie en dehors de cet hôpital, je souffle en secouant la tête.

— On a aussi récupéré des éléments intéressants, reprend un autre.

Mayze se redresse aussitôt.

— Quoi ?

— Il a reçu un appel. On pense que c'était Fernando.

Je fronce les sourcils.

— Pourquoi vous pensez ça ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a parlé d'une erreur. D'une personne qui aurait dû mourir, mais qui est toujours en vie.

Mayze devient livide.

— Anna, murmure-t-elle.

Un silence traverse la pièce.

— C’est aussi ce qu’on a pensé, confirme le gars. Alors on a poussé les recherches avec l’aide de Marlon.

Mayze relève brusquement la tête.

— Marlon vous a aidés ?

— Oui. Il nous a transmis ce qu’il avait pu récupérer sur les communications de Marco.

Je regarde Mayze. Elle ne dit rien, mais je vois bien que cette information la trouble.

— Marlon ne fait jamais rien sans l’accord de Jacky, je dis plus bas.

Elle serre la mâchoire sans répondre.

— Depuis trois jours, personne ne l’a rappelé, poursuit le Devil’s. Mais Marlon a réussi à remonter l’origine de l’appel précédent.

— Il venait d’où ? je demande.

Mayze relève lentement la tête. Son regard s’assombrit avant même qu’on lui donne la réponse.

— De France, souffle-t-elle.

Les gars la regardent, surpris qu’elle ait compris avant eux.

— Exactement, boss. L’appel venait d’un fixe. On a une adresse.

Je me tourne vers Mayze.

— Alors il va falloir agir en même temps. Les Satan’s en France, nous ici. Si Marco prévient Fernando, on perd notre seule avance.

Un des gars hoche la tête.

— Je suis d’accord. S’ils communiquent entre eux, tout peut s’effondrer.

Je regarde Mayze plus franchement.

— Il va falloir que tu parles à ton père.

Elle reste immobile quelques secondes, puis inspire lentement.

— J’irai aujourd’hui. Merci à tous. Je vous tiens informés de la suite.

Les Devil’s quittent le bureau dans un silence tendu. Quand la porte se referme, Mayze reste plantée devant la table, les yeux fixés sur le bois comme si elle y voyait déjà le prochain affrontement avec Jacky.

— On y va, dit-elle enfin. Mathéo sera content de voir Anna, et au moins on sera ensemble.

— Pas de souci.

Je m'approche d'elle et l'embrasse doucement avant de lui rappeler ce qu'elle sait déjà.

— Ton père est forcément au courant que Marlon nous a aidés. Marlon ne prendrait jamais ce genre d'initiative sans Jacky.

— Je sais.

— Alors peut-être qu'il essaie d'ouvrir une porte, Mayze. Ne la referme pas trop vite. Ensemble, vous pouvez faire des miracles.

Elle ne répond pas. Son silence n'est pas un refus, mais il n'a rien d'un accord non plus. Je la laisse avec ses pensées et pars prévenir Mathéo que nous allons chez Anna. À peine a-t-il entendu son prénom qu'il court chercher ses chaussures.

— Tata, vite ! On va chez mamie ! lance-t-il avec un grand sourire.

Mayze et moi échangeons un regard surpris. Il ne l'avait encore jamais appelée comme ça. Mathéo ne s'en rend même pas compte. Il enfile ses chaussures à toute vitesse, impatient d'aller voir « mamie ». Et là, je comprends une chose simple : une famille ne se construit pas toujours avec le sang. Parfois, elle se construit avec ceux qui restent, ceux qui tiennent la main, ceux qui reviennent. Et pour Mathéo, Anna en fait déjà partie.

Envie de savoir jusqu'où ira Mayze ?

Mayze, tome 3 : Le monstre qu'ils ont créé est disponible sur Amazon.